

Sur Pierre Albaladejo et la Nouvelle Zélande

Wikipédia

[L'article de L'Express](#) : Nouvelle-Zélande - France: le grand voyage de 1961, Par Henri Haget, publié le 22/09/2011 à 15:00 ,

Article du Télégramme

Début d'article sur L'Equipe

[La parole à André Boniface](#) au sujet de la Nouvelle Zélande 1961

[Pompes funèbres pour Don Clarke](#), Par Michel Embareck, écrivain — 29 septembre 2011

[LA VOIX DE MONSIEUR DROP](#), L'Humanité Samedi, 21 Mars, 1992

[Pierre Albaladejo](#), La Croix TREZEGUET Dominique , le 10/04/1999

Le livre de Pierre Albaladejo : Les Clameurs du rugby. Ce jeu qui interdit le jeu, Solar, 2007.

Voici ce que dit Wikipédia sur cette aventure :

« L'ouvreur dacquois est retenu pour effectuer la tournée de l'équipe de France en Nouvelle-Zélande et en Australie en 1961. L'autre demi d'ouverture est Guy Camberabero (La Voulte), Claude Lacaze (Lourdes), retenu à l'arrière, peut jouer également demi d'ouverture. Pierre Albaladejo joue le premier test-match, la France s'incline 13-6 contre les All Blacks, Pierre Albaladejo réussit deux drops. Le deuxième test, à Wellington, se dispute dans une tempête, empêchant de taper en touche. Albaladejo essaye de transformer un essai marqué par Jean Dupuy. Mais lors de cette tentative, sous la force du vent, le ballon s'élève, puis lui passe au-dessus pour retomber non loin de la ligne des 22 française. Les All Blacks s'imposent 5-3. Absent lors du troisième test, au profit de Camberabero, il réussit deux nouveaux drops lors du quatrième test-match face aux Wallabies. Pierre Albaladejo dispute 9 des 15 matchs de la tournée, 3 des 4 test-matches, il est le meilleur marqueur avec 24 points (5 drops, 1 pénalité, 3 transformations).»

[L'article de L'Express :](#)

Nouvelle-Zélande - France: le grand voyage de 1961

Par Henri Haget, publié le 22/09/2011

[Le film du test match](#)

Il y a un demi-siècle, pour la première fois de son histoire, le XV de France s'envolait pour la Nouvelle-Zélande. Son demi d'ouverture, Pierre Albaladejo, 78 ans, se souvient...

Pierre Albaladejo vit dans un appartement panoramique posé comme une tour de guet sur les bords de l'Adour. Sa chère ville de Dax s'étale à ses pieds. A gauche, les thermes; en face, les arènes; à droite, le stade Maurice-Boyau, fief de l'Union sportive dacquoise, dont l'étendard rouge et blanc claque dans l'azur.

Du haut de son balcon, plus d'un demi-siècle de rugby international nous contemple. Demi d'ouverture aux pieds d'or, pionnier des consultants sportifs auprès de Roger Couderc, puis de Pierre Salviac, "Bala" a exploré les moindres recoins de la planète ovale. De tous ces périples, pourtant, il en est un qui ne ressemble à aucun autre: 1961, la Nouvelle-Zélande. La première tournée de l'équipe de France au "pays du long nuage blanc". La plus longue de l'histoire du rugby français, aussi. "Deux mois et trois jours", précise-t-il avec sa mémoire de documentaliste.

A l'heure où les rugbymen sous contrat prennent l'avion pour l'hémisphère Sud comme jadis on prenait le car pour Montfort-en-Chalosse, Bala plonge dans ses souvenirs avec la délectation d'un archéologue exhumant les vestiges d'une civilisation perdue. Au début des années soixante, le XV de France vit son premier âge d'or. Vainqueurs du tournoi des Cinq nations, auteurs d'un invraisemblable match nul, 0-0, à Colombes, face aux terrifiants Springboks, les Tricolores embarquent, invaincus, pour le bout du monde. Très vite, pourtant, les choses se mettent à tourner à l'envers.

Des poteaux de rugby plantés dans les pâturages

"Cette tournée avait été très mal pensée par les dirigeants de la Fédération, explique Bala. Au lieu de rallier les antipodes en passant par le Japon, nous sommes partis de l'autre côté. Et là..."

A bord de leur DC 8 flambant neuf - on étrenne alors les premiers avions à réaction - les joueurs du XV de France font deux escales à Hawaï et à Tahiti. Colliers de fleurs, cocktails, vahinés, amourettes d'un soir... La phalange conquérante n'est déjà plus qu'une colonie de vacances.

"Quand il a fallu remonter dans l'avion, c'est la seule de fois de ma vie où j'ai vu des joueurs pleurer à l'idée de partir jouer au rugby!"

Au terme de ces bacchanales, la troupe éreintée approche enfin d'Auckland. Pierre Albaladejo et ses camarades prennent, soudain, la

mesure de l'événement. Massés près des hublots, ils distinguent les premiers troupeaux de moutons, les poteaux de rugby plantés dans les pâturages. C'était donc ça, la Nouvelle-Zélande. Au moment de l'atterrissage, tous les joueurs éprouvent une curieuse sensation.

"On a eu l'impression que la piste montait vers l'avion et non l'inverse, comme si le pays du rugby venait à nous."

Mais le vrai choc les attend à la descente de l'appareil. Eux qui, en France, ne sont guère plus que les héros de leurs villages, sont accueillis par plus de 5 000 personnes venues découvrir ces fameux Frenchies annoncés comme des coupeurs de têtes.

"En guise de phénomènes, ils ont vu une trentaine d'épaves, à peine capables de débarquer sans se tenir à la rampe", s'esclaffe Bala.

Le premier test-match, le 22 juillet 1961, à Auckland, va effacer cette fâcheuse impression. Face à des All Blacks dont les leaders se nomment Colin Meads (fabuleux deuxième ligne), Wilson Whineray (capitaine exemplaire), ou encore Don Clarke (arrière au coup de botte de légende), le XV de France fait presque jeu égal. Défaite 13-6, malgré la sortie sur claquage du trois-quarts centre Guy Boniface contraignant l'équipe à jouer à 14 toute la seconde mi-temps (à l'époque, on ne remplaçait pas les blessés...). Les six points du XV de France sont l'œuvre d'Albaladejo qui a passé deux "drops" comme à la maison. D'ailleurs, les journalistes néo-zélandais ne l'appellent plus que Mister Drop.

"C'était flatteur, mais ça les arrangeait bien, car ils étaient incapables de prononcer mon nom correctement", note l'artiste, toujours modeste.

Albaladejo passe le premier des deux drops marqués contre les All Blacks.

Dans l'attente du deuxième test-match, à Wellington, tout irait pour le mieux si une sale atmosphère de défiance ne venait contrarier les plans du capitaine du XV de France, François Moncla. Entre les deux dirigeants de la Fédération qui encadrent la tournée, Guy Basquet et Marcel Martin, et le troisième ligne de la Section Paloise, c'est la guerre froide. Moncla ne cache pas ses sympathies communistes, la Fédé, elle, n'est pas réputée pour pencher à gauche... "Il suffisait que François marque sa préférence pour un joueur aux dépens d'un autre pour que les dirigeants lui intiment l'ordre de ne pas se mêler de ça. A l'époque, nous n'avions pas d'entraîneur. Pas de préparateur physique. Pas de kiné, non plus. En fait, nous étions 27 joueurs et 2 dirigeants. Point final. Au bout de quelques semaines, l'ambiance était devenue irrespirable."

Au milieu de cette joyeuse ménagerie, un joueur apparaît très vite indispensable. Et pourtant, il ne jouera aucun test-match... Il s'appelle Gilbert Meyer, évolue au CA Périgueux et sa sélection, au poste de troisième ligne, a constitué une véritable surprise. Un demi-siècle plus

tard, Bala croit deviner l'une des raisons de sa présence en Nouvelle-Zélande.

"J'ai honte de le dire, mais aucun d'entre nous ne parlait un traître mot d'anglais. Sauf Meyer qui travaillait à l'agence Havas de Périgueux. Dès qu'on se mettait à table, il fallait qu'il traduise tout: pain, vin, saucisse, boudin..."

Les joueurs pénètrent sur le terrain.

Retour au terrain. Le test-match de Wellington est entré dans la légende du rugby mondial. Moins pour le spectacle proposé que son contexte apocalyptique. Ce 5 août 1961, un déluge de fin du monde s'abat sur la capitale de la Nouvelle-Zélande. Le vent souffle à 120 km/heure, le ciel déverse une pluie glacée.

"Il y avait des parapluies et des imperméables qui traversaient le terrain, emportés par la tempête, se souvient Bala. S'il n'y avait pas eu 50 000 spectateurs dans les tribunes, jamais ce match n'aurait dû se jouer."

Le demi d'ouverture du XV de France a eu un mot célèbre pour qualifier sa prestation, ce jour-là.

"Si le ridicule tuait, je serais mort à Wellington!"

Les faits: un essai de l'ailier "Pipiou" Dupuy donne l'avantage aux Tricolores en deuxième mi-temps (3-0). Face au vent, à une quinzaine de mètres du bord de touche, Bala s'élance pour la transformation. Le ballon s'élève majestueux en direction des perches puis, happé par une bourrasque, incurve sa trajectoire, rebrousse chemin et atterrit dans le propre camp de l'équipe de France ! En fin de match, les All Blacks arrachent la victoire (5-3), grâce à un essai en coin. La transformation de Don Clarke est un miracle de balistique. Il vise la tribune présidentielle et le ballon, emporté comme un cerf-volant, effectue un virage à 90° pour s'échouer entre les poteaux.

Passés à un souffle - mais quel souffle! - de l'exploit, les Français ne s'en remettent pas. Le dernier test, au cours duquel Albaladejo, malade, est remplacé par Guy Camberbero, tourne à la démonstration: 32-3 pour les Blacks. Sur le chemin du retour, les Tricolores se vengeront sur les Australiens défaits (15-8).

Il existe très peu d'images de cette tournée de 1961. C'est dommage. On y verrait les All Blacks accomplir le haka et les Français les applaudir respectueusement à l'issue de leur ballet. A des années lumière des simagrées guerrières d'aujourd'hui. Aux antipodes du rugby professionnel et de ses joueurs rémunérés comme des PDG.

"A l'époque, on touchait quand même un défraiement, précise Bala. 7 francs par jour. Je m'en souviens bien, puisque le timbre pour la France coûtait 4 francs..."

Article du Télégramme
Pierre Albaladejo. «Dax, l'esprit du jeu»
Publié le 02 novembre 2017 CHLOÉ LÉBOUCHARD

Retiré des pelouses, retiré des micros de consultant, mais jamais vraiment du monde du rugby. À 83 ans, l'icône du rugby dacquois, Pierre Albaladejo, promène toujours son regard perçant d'ancien demi d'ouverture sur son équipe de Dax et le championnat de Pro D2, toujours plus exigeant.

Pierre Albaladejo, on imagine que vous suivez encore de très près les résultats de votre équipe de toujours, l'US Dax...

Je suis un parfait supporter. J'assiste aux matchs, et je suis les résultats. Je n'ai plus de rôle dans le club, à part celui d'être président d'honneur. Mais ça permet de toujours se retrouver entre anciens, de discuter de cette nouvelle génération du rugby pour laquelle le jeu n'est plus vraiment une récréation mais est devenu un labeur.

Avez-vous justement le sentiment que le championnat de Pro D2 devient chaque année plus intense, avec un niveau plus homogène et plus relevé ?

Oui, mais plus que la Pro D2, c'est le rugby actuel qui est toujours plus intense. D'ailleurs, le jeu actuel ne me plaît pas toujours. Il est souvent trop engagé, et les règlements ne sont pas assez respectés, et pas assez stricts. Il ne devrait plus être possible de voir des déblayages, de voir des joueurs qui ne portent pas le ballon se faire plaquer au sol. L'essence du rugby, c'est le mouvement du ballon. Mais aujourd'hui, ce n'est plus tout à fait ça. Le physique a pris une grosse part dans le jeu. Avant, on avait les gars solides devant, les plus fluets derrière. Désormais, les « gros » courent aussi vite que les gazelles. On pousse les joueurs au-delà de leurs limites physiques, et l'engagement vers une forme de violence qui devrait être bannie. Mais heureusement, certaines équipes ont, malgré tout, gardé l'esprit du jeu déployé : le Stade Toulousain et La Rochelle en Top 14, Dax en Pro D2... Dax, c'est l'esprit du jeu...

Dax frôle depuis plusieurs saisons la relégation dans le rugby amateur, comme l'ont connu d'autres clubs traditionnels tels que Auch, Tarbes ou Albi. Comment expliquez-vous cette situation ?

Ces équipes n'ont pas forcément su ou pu s'adapter au rugby actuel. Malheureusement, le rugby professionnel est devenu une affaire de business : les équipes qui ont de l'argent se retrouvent en tête de liste, les plus modestes se battent pour le maintien (avec 4,6 millions d'euros, Dax

a le 14e budget de Pro D2. 10e budget pour le RCV avec 5,7 millions d'euros). La Pro D2, comme le Top 14, n'est plus un championnat de cités mais de bassins économiques, et toutes les équipes n'ont plus les moyens de leurs ambitions.

Y-a-t-il aussi un problème au niveau de la formation ?

C'est le même processus. Les jeunes sont supervisés très tôt, et les clubs modestes comme Dax ne peuvent pas lutter contre ça : dès 16 ou 17 ans, les agents prennent la main-mise sur les jeunes qui ont du potentiel, et ils quittent leur club formateur.

Vendredi, Dax retrouvera le RC Vannes. Avez-vous déjà eu l'occasion de voir évoluer les Vannetais ?

Pas encore, tout comme je regrette de n'avoir jamais eu la chance de jouer un match en Bretagne pendant ma carrière. Mais c'est positif que la carte rugbystique française s'étale, que des équipes comme Vannes apparaissent dans le monde professionnel. Ce sont aussi ces équipes que l'on découvre qui font perdurer le bon esprit du rugby.

Début d'article sur L'Equipe

Pierre Albaladejo : «Ces poteaux, ils m'ont hanté toute ma vie»

Publié le mercredi 6 septembre 2017 à 18:00

«Quel est le joueur le plus fort avec lequel vous avez joué ?

C'est toujours difficile de dégager une individualité dans un sport collectif, mais à l'évidence, c'est Jean Prat. Il était reconnu, à l'époque où il jouait, comme le meilleur rugbyman français. En 1954, à vingt ans, on me convoque en équipe de France et je suis sous ses ordres. Je ne suis pas paralysé, non, mais je suis hypnotisé par la présence de ce phénomène. C'est un personnage à part, qui reste dans l'histoire comme un joueur d'exception.

Et le joueur le plus fort que vous avez affronté ?

Un troisième-ligne centre all black, Vic Yates, lors de la tournée de 1961 en Nouvelle-Zélande. Même quand il n'était pas devant moi, j'avais l'impression de le voir... Je me souviens avoir joué comme s'il allait me plaquer, alors qu'il était en train de lacer sa chaussure. Il avait une couverture défensive comme je n'en ai jamais vu, ni avant ni après lui. Il était au ras du paquet, puis en bout de ligne. Il plaquait fort et possédait un raffut terrible. On parle de Kieran Read (numéro 8 et capitaine des All Blacks) aujourd'hui, mais Vic Yates lui était supérieur en ce qu'il couvrait toute la surface du terrain et à tout moment, sans jamais avoir besoin de récupérer de ses efforts. Il est passé à XIII juste après notre tournée.

Qui était le joueur le plus drôle ?

Amédée Domenech (pilier de Brive), bien sûr. Il était discuté par les spécialistes au poste de pilier gauche, mais il faisait l'admiration des autres. Il était d'une drôlerie... Le jour de ce que Roger Couderc avait appelé "le match du siècle" contre l'Afrique du Sud, à Colombes, en 1961 (0-0), j'avais en face de moi un troisième-ligne aile borgne, Martin Pelsler. Il avait pour mission de me charger. Je partais à droite, il était là ; je partais à gauche, il était là. Il avait un plaquage terrible. Et puis arrive cette "mêlée fantastique" (titre du livre de Denis Lalanne au sujet de ce match) où ça s'est allumé un peu, pour ne pas dire beaucoup, et, là-dessus, Amédée me dit : "Pierrot, tu peux y aller, il est aveugle." Dans mon for intérieur, je me dis : quelle bonne affaire... Résultat, je dis à Pierre Lacroix (demi de mêlée) : "On fait une non." C'est-à-dire que je pars côté gauche, du côté où était placé en mêlée le soi-disant aveugle, et là je prends un caramel terrible ! J'engueule Amédée, je le traite d'espèce de con ! Il me répond : "Eh... je ne savais pas quel œil il fallait que je lui chope..." J'avoue que, sur le coup, sa répartie m'a fait rire.

[La parole à André Boniface](#)

au sujet de la Nouvelle Zélande 1961

En 1961, 7 ans plus tard, vous partez pour la Nouvelle-Zélande avec un tout autre statut, vous êtes alignés au centre, avec votre frère Guy. Comment vous étiez vous préparé tous les deux, aviez-vous mis quelque chose en place pour déstabiliser la défense néo-zélandaise ?

On est parti là-bas en les connaissant mieux. Reconnus comme les meilleurs joueurs du monde, faire une tournée là-bas, représentait une aventure énorme. On voulait y réaliser de très belles choses. On avait beaucoup de plaisir. Malheureusement 2/3 de nos avants n'ont pu s'y rendre pour raisons professionnelles. Au bout de deux mois de tournée, notre équipe était anéantie. Ce n'est pas leur faire offense de dire ça, mais nous avons quelques avants qui étaient des joueurs de niveau France B, en tout cas pas prêts pour affronter les plus grands avants du monde.

Vous n'aviez que trop peu de bons ballons à négocier ?

Nous avions prévu de faire du jeu. Les Néo-Zélandais attendaient ça de nous. Ils pensaient que les Français allaient leur montrer ce que tout le monde appelait le « French Flair ». Hélas, nous n'avons pas pu le montrer autant que nous l'aurions souhaité. J'étais déçu de ça. Ils le regrettaient, pour eux et pour nous. Par contre, j'ai réussi à jouer là-bas mon premier match avec mon frère et c'était un bonheur infini. Quel dommage que ma famille n'ait pu profiter de ce moment-là. Pour nous

c'était exceptionnel... et le début d'autres matches qui nous ont enchantés.

Pierre Albaladejo parle de cette tournée comme d'une révélation. Qu'en a t'il été de l'atmosphère, de l'accueil néo-zélandais ?

C'est-à-dire qu'en France, et nous dans notre Sud-Ouest, on est reconnu comme la terre du rugby français et des corridas. Mais arrivés là-bas, on s'est aperçu que le rugby était porté au pinacle. C'était quelque chose d'exceptionnel. Tout le monde dit que c'est une religion, mais oui, c'est vrai. Etre joueur de rugby c'est sublime et être All Blacks on ne peut pas faire mieux. Ils nous ont reçus avec une gentillesse... une délicatesse... tout le monde avait de la considération pour nous, pour cette équipe française. Je regrette que nous n'ayons pas donné le rendement qu'ils attendaient de nous. Par contre, nous avons réalisé de bons matches de semaine. Les provinces étaient moins fortes et nous arrivions à produire du jeu. Ils étaient contents. Un vrai bonheur pour eux de voir notre jeu : des passes croisées, des cadrages débordements, des percées, nous leur avons fait de tout ! Sauf dans les tests, devant nous n'y arrivions pas.

Les Néo-Zélandais gardent de très grands souvenirs de vos percées, jusqu'au point qu'un couple, les Miller, appellent leur fils « André Boniface » ...

Oui c'était dans un match de province justement. J'avais fait pas mal de jeu ce jour-là et puis mon adversaire, qui n'était pas sûrement Ma'a Nonu ou je ne sais qui, avait sa femme qui venait d'accoucher. Il a appelé son enfant André Boniface Miller. Je ne l'ai jamais revu. Je regarde toujours si je le vois sur les terrains. Apparemment ça ne lui a pas porté bonheur de porter mon nom comme prénom. C'était honorifique. Il faut y penser à faire ça. Ce type aurait pu être offusqué de ce que je lui avais fait cet après-midi-là ... et lui non, non, au contraire il était content. Incroyable, jamais en France quelqu'un penserait à ça. Il voulait me faire honneur. C'est inexplicable, c'est quelque chose qui existe là-bas, quelque chose qu'il a ressenti et que l'on ne peut ressentir que là-bas.

Parmi les joueurs néo-zélandais que vous avez affrontés, lesquels vous ont impressionnés?

On a rencontré un 8 qui s'appelait Vic Yates. A mon avis c'est le plus fort que j'ai connu. Vous connaissez Nathan ?

Oui, Waka Nathan

Et bien c'était Nathan en plus grand. Il était très élancé. Il savait tout faire. Dans le dernier test il nous a marqué un essai tout seul. Magnifique ... il est parti comme ça ... il a dévoré le sol, c'était beau, il était

merveilleux à voir. On avait pourtant Crauste et Moncla en 3ème ligne, qui tenaient la dragée haute à tout le monde dans le tournoi. Mais Vic Yates ... Après on ne l'a jamais revu. Je crois qu'il a pris un mauvais chemin dans sa vie, des problèmes d'alcool et quand ils sont venus en 63, je pensais qu'on allait le revoir et pouvoir montrer le phénomène à tout le monde. C'était une étoile filante. Il est venu en très peu de matches marquer son temps.

Avez-vous gardé contact avec certains joueurs néo-zélandais?

Oui avec Wilson Whineray, le capitaine des All Blacks. Notamment après l'accident de mon frère où il s'est manifesté plusieurs fois. Un type exemplaire. D'un très haut niveau intellectuel, un pilier international formidable. D'habitude c'est plus le style fermier-tondeur de mouton, mais je crois qu'il était prof à Harvard et boxeur. Whineray était exceptionnel, dans la construction du jeu et également dans son capitanat.

J'ai aussi gardé contact avec l'arrière, Don Clarke, qui était monstrueux. Il tapait de la pointe au-delà des 50 mètres avec une banalité déconcertante.

Quand je suis revenu en Nouvelle-Zélande, j'ai rencontré un de mes adversaires, Ron Jarden. On a discuté, il était très gentil et très modeste. Je lui ai demandé ce qu'il faisait dans la vie et il m'a donné sa carte. « All Blacks » était écrit en très grand et en dessous il avait mis son poste actuel, un poste très élevé, comme PDG ou ministre, mais c'était écrit en tout petit ... Le plus important c'était d'avoir été un All Black ! On voit bien l'importance pour lui que représente le fait d'avoir été All Black dans sa vie.

Pompes funèbres pour Don Clarke

Par Michel Embareck, écrivain — 29 septembre 2011 à 00:00

Elles reposent là, au New Zealand Rugby Museum de Palmerson, bourg assoupi entre Auckland et Wellington. Les chaussures portées par Don Clarke lors de son premier test-match en 1956 sous le maillot Black contre les Springboks. Pour des générations de gamins, il fut l'idole absolue, l'arrière au coup de latte stratosphérique, dont la légende perdura bien au-delà de sa retraite sportive, en 1963. En a-t-il enquillé comme qui rigole des pénalités de 50 mètres avec l'antique gonfle en cuir, souvent gorgée d'eau. «The Boot» («la grolle» ou «tatane»), l'avaient surnommé les Kiwis. Mais aujourd'hui, prononcer son nom provoque comme une gêne en Nouvelle-Zélande. Et une rapide bifurcation de la conversation vers la pénalité de 72 yards (environ 65 mètres) réussie par Pierre Villepreux contre les Blacks à Wellington en 1968.

Empreint de tristesse, Pierre Albaladejo éclaire la vie de son ami tombé aux oubliettes. «Lors de la tournée de 1961, il m'avait invité dans la ferme familiale, désireux de comprendre comment je tapais les drops. Comme si je le savais ! C'était instinctif. Lui s'entraînait tel un damné dans un pré, tandis que sa sœur et sa mère lui rapportaient les ballons. Pour un numéro 15 de l'époque, c'était une force de la nature : 1,88 mètre, 110 kilos. Quelle que soit la distance, il frappait toujours avec la même force après quatre pas et demi d'élan, si bien que les transformations face aux perches passaient par-dessus la tribune située derrière. Mais Don souffrait d'une maladie. Cleptomane, il a fait une connerie, j'ignore laquelle, mais a dû quitter le pays.»

Le vol d'un paquet de pansements à trois francs six sous chez un pharmacien rouscailleur fut une malédiction. Police, tribunal, honte. Il s'établit alors en Afrique du Sud pour y fonder une entreprise de bûcheronnage. «Je l'ai revu une fois à la fin des années 70, alors que je commentais un match là-bas, se souvient Pierre Albaladejo. Il était venu me saluer timidement, et nous avons surtout parlé de son invraisemblable transformation de Wellington en août 1961.» Ce jour-là, sous un déluge de flotte mixé par un vent de pointe du Raz, du bord de touche, Don ne visa pas les poteaux mais le milieu du terrain pour voir la balle, poussée par une bourrasque, passer entre les pagelles !

Grièvement blessé en 1997 lors d'un accident de la circulation puis atteint d'un mélanome, l'homme au pied d'or ne regagna sa terre natale qu'à la veille de sa mort, en 2002. Dans les tribunes de l'Eden Park, le plus français de tous les Blacks, Ian Borthwick, journaliste à l'Equipe, signe l'épithète : «Tout All Black doit être irréprochable dans sa vie. Don a cependant eu droit à l'hommage des Kiwis lors d'un très bel enterrement.» Il était temps.

LA VOIX DE MONSIEUR DROP

L'Humanité Samedi, 21 Mars, 1992

PIERRE ALBALADEJO, remarquable attaquant sur les terrains de rugby, a connu une aussi grande célébrité en passant, à partir de 1968, dans les tribunes de presse. Ses duos avec Roger Couderc, à la radio d'abord, puis à la télévision, ont beaucoup contribué à la popularité du rugby en France. D'origine andalouse, «Bala», né en 1933 dans un quartier populaire de Dax, a suivi les traces de ses frères qui avaient vu dans le football un moyen de «s'en sortir». Pierre choisit le rugby, et l'arrière de l'US Dacquoise connaît sa première consécration en 1954, lorsqu'il fait son entrée au sein du XV de France.

En passant du maillot rouge et blanc à la tenue bleue, Il se converti au poste de demi d'ouverture. C'est au cours d'un match France-Irlande, du tournoi des Cinq Nations 1960, qu'est né son surnom de «Monsieur Drop»: il marque trois drops au cours de la rencontre! Quelques semaines plus tard, au cours d'un déplacement face à l'Italie, il en inscrit deux autres. Le sobriquet gagne alors l'ensemble du monde d'Ovalie. «Pour les Britanniques, mon nom était imprononçable, c'est pourquoi, lors d'une tournée en Nouvelle-Zélande, le commentateur, qui présentait l'équipe de France, m'a annoncé sous le nom de «Mister Drop», puis tout le monde l'a repris», raconte le consultant d'Antenne 2.

En 1967, l'ouvreur, resté fidèle à un seul club, Dax, décide de mettre fin à sa carrière de rugbyman. Il avait alors le choix entre deux reconversions: dirigeant du rugby français ou commentateur. Pierre choisit la radio et n'en éprouve aujourd'hui aucun regret, bien au contraire. Il a choisi ce métier alors qu'arrivaient à la direction de la Fédération française de rugby de nouveaux responsables: Ferrasse, Basquet... «Je n'avais rien à faire avec ces types sectaires, autoritaires. Vingt ans de placard, c'est ainsi que je voyais mon avenir de dirigeant.» A l'époque, la FFR se montrait intraitable avec les consultants, un dirigeant ne pouvait faire ni radio ni télé. Le Dacquois démissionne de la FFR et devient inattaquable: «Ferrasse devenait fou», se souvient, hilare, l'alter ego de Pierre Salviac, «il voulait absolument m'infliger un blâme à cause de mes commentaires. Eberlué, Saulnier, alors dirigeant fédéral, lui demande: mais à quel titre? Tu n'as qu'a en trouver un, lui répond Ferrasse... Depuis, nous nous sommes réconciliés.»

Maurice Siégel, alors directeur d'Europe 1 avait entendu la voix de «Bala» lors d'interviews d'après match. En 1968, le patron de la radio décide de tenter l'expérience d'adjoindre un spécialiste au côté d'un

reporter. C'est ainsi que Pierre Albaladejo devient le premier consultant sportif: «J'ai été le premier cobaye de cette pratique, j'ai travaillé à Europe pendant quatre ans avec Emile Toulouse, puis avec Roger Couderc. En 1974, Marcel Jullian, devenu patron d'Antenne 2, blanchit tous les journalistes virés en 1968.» Le tandem Couderc-Albaladejo arrive à la télévision au moment précis où les retransmissions de matches deviennent systématiques. Les deux complices vont font alors entrer le rugby, très télégénique, dans tous les foyers de France. Roger Couderc a fidélisé à ce sport un large public. C'est lui qui a inventé les surnoms «Casque d'or» (Rives), «le Mongol» (Crauste), «le Pépé du Quercy» (Domenech)...

Les meilleurs moments du commentateur d'Antenne 2, c'est avec son copain Couderc qu'il les a passé: «C'était un type très drôle, lorsque nous partions en reportage, je savais d'avance que ce ne serait pas triste. Nous avons inventé un personnage: le type parti de rien, arrivé à pas grand-chose. En aparté, nous disions: tu crois que c'est ce mec? et le fou rire nous prenait. Personne ne comprenait notre hilarité.» Complices, les deux compères étaient aussi complémentaires. Roger Couderc se laissait souvent emporter par son chauvinisme de bon aloi: «Quelquefois, au cours d'un match, se souvient Pierre, Roger disait on va gagner, on va leur mettre trente points; je lui passais alors un message et il enchaînait en précisant: ce sera dur avec ces gaillards!» Lors d'un déplacement hivernal en Roumanie, Couderc annonce à l'antenne: «Ici Constanta, il fait moins quarante...», le fou rire gagne toute la tribune de presse, tandis que les auditeurs n'avaient plus de son.

«Bala» considère qu'il a eu une vie de rêve, celle qu'il souhaite à tout grand joueur de rugby. Il a disputé cinq finales du championnat de France avec son club. Sélectionné 30 fois en équipe de France, il a passé douze drops entre 1960 et 1964. Il a ensuite suivi les plus grandes rencontres internationales avec Couderc. Les anecdotes lui reviennent en mémoire: «En 1972, le XV de France effectue une tournée en Afrique du Sud. A cinq minutes du coup d'envoi, nous n'avions toujours pas de ligne alors qu'une armada de techniciens - blancs - étaient impuissants. Un Noir, le seul admis dans les tribunes, repère un fil dénudé et l'isole à l'aide de son chewing-gum et on a pu commencer. Une autre fois, en Ecosse, même problème, Roger, furibard, était descendu au camion technique. En donnant un coup de pied dans la boîte des connexions, j'ai rétabli la ligne et entamé le commentaire. Roger m'a engueulé, il ne supportait pas que je commence sans lui.» Le 14 juillet 1979, les deux copains sont à Auckland, où la France devait remporter sa première victoire contre la Nouvelle-Zélande, Roger Couderc a commenté un essai français en chantant sur l'air de... «la Marseillaise». Pierre Michaud.

Pierre Albaladejo

La Croix TREZEGUET Dominique , le 10/04/1999

Dans le hall du très luxueux Sheraton Park Hotel de Londres, Pierre Albaladejo n'a pas le sourire. Son dernier Angleterre-France, commenté le 20 mars en direct de Twickenham pour France 2, ne lui laissera pas un souvenir impérissable. La cuisante défaite (21-10) concédée par le XV tricolore quelques heures auparavant le laisse pensif. Et ceux qui, comme toujours, se pressent autour de lui pour recueillir ses impressions d'après-match en seront cette fois-ci pour leurs frais. En cette fin d'après-midi, « Bala » pour les copains, « Pierrot » pour les intimes, a décidé de rester muet, ou presque. « Que voulez-vous que je vous explique ? Les Français sont cuits physiquement. » Il n'en dira pas plus.

Trois jours plus tard, le consultant a retrouvé sa verve et sa bonne humeur en même temps qu'il a rejoint Dax, sa ville de toujours, celle où cohabitent en bonne intelligence le ballon ovale et le taureau, ses deux passions. Dans son nouveau bureau situé en bordure de l'Adour, au cœur du quartier populaire du Bas-Sablar, celui de son enfance, les étagères sont encore vides et des cartons entassés dans un coin attendent d'être déballés. Sur les murs blancs, l'unique photo rappelle son attachement au rugby. Rien, en tout cas, qui indique au visiteur le glorieux passé sportif du personnage. Tout «Bala» est résumé là, en ces murs dépouillés. Nul besoin d'afficher ou de montrer quoi que ce soit. «Je sais ce que j'ai fait. Cela me suffit», lâche-t-il. Discrétion et humilité, tels sont ses maîtres mots.

Pourtant, quand il s'agit de raconter le demi-siècle passé au service du rugby, l'homme ne se fait pas prier. «C'est une longue histoire», concède-t-il en préambule. Licencié depuis l'âge de 12 ans à l'US Dax, Pierre Albaladejo était devenu un homme clé du club... et du Quinze de France. Quatre finales du championnat... toutes perdues, 30 sélections, tantôt au poste d'arrière, tantôt à celui de demi-d'ouverture, un beau palmarès, convenons-en.

Un coup de pied aussi magique que phénoménal, qui le fit surnommer M. Drop.

De sa carrière internationale, débutée le 10 avril 1954 à Colombes contre l'Angleterre, les amoureux du rugby ont encore en mémoire l'exactitude de ses gestes, son art du déplacement, son enthousiasme communicatif et ce coup de pied aussi magique qui le fit surnommer M. Drop que phénoménal. «Quand on menait au score, se souvient-il, mon grand plaisir consistait à envoyer le ballon au-dessus des tribunes pour permettre à toute l'équipe de souffler quelques minutes. C'était même

devenu une plaisanterie quand nous jouions à Bagnères-de-Bigorre où, comme à Dax, coule l'Adour. La veille du match, je disais à mes copains qui ne pouvaient venir au match de rester au bord de la rivière et que je leur enverrais des ballons pour leur signaler que nous menions. Ils y allaient donc avec les gosses, qui ramassaient les ballons avec des épuisettes et apprenaient ainsi que le score nous était favorable.»

L'anecdote en dit long sur l'esprit facétieux de «Bala» qui, d'un jeu totalement baroque, a su faire un art de vivre, un art tout court. Raffiné, distingué, élégant même en short et en crampons, le fier hidalgo a fait rêver tout une génération par son jeu de flammes et de rires, par le panache qu'il imprimait à chaque mouvement. Au côté des Darrouy, Crauste, Gachassin et autres Boniface, il avait le don d'apporter à ce sport ce je-ne-sais-quoi de pétillant qui pourrait bien être l'intelligence du cœur autant que celle de l'esprit. Il dit ainsi : «Dans la vie, il y a deux sortes de combats : celui des salauds et celui des hommes. Sur le terrain comme en affaires, je me suis toujours efforcé «d'être rugby». Cela signifie que vous pouvez vous montrer dur mais que vous ne trichez pas. Au cours d'un match, rien n'est plus facile que de donner un coup de pied à un joueur à terre. Mais à côté de ça, il y a le vrai combat d'hommes, noble et respectable.»

Troisième d'une fratrie de quatre garçons, Pierre Albaladejo sait qu'il doit sa réputation de gentleman de l'ovale à l'éducation stricte de ses parents. «Mon père, monteur-électricien, avait un travail très pénible. Il partait le lundi et ne revenait à la maison que le samedi soir. Et quand il rentrait, se souvient-il, ma mère lui faisait le compte rendu de toutes les bêtises que nous avons pu faire durant son absence. Mes frères recevaient chacun une taloche. Moi, j'en avais toujours une de plus car j'étais soupçonné d'en faire plus qu'eux. »

Fidèle aux préceptes enseignés par ses parents, « Bala », aujourd'hui âgé de 66 ans, n'en a pas moins cultivé tout au long de sa vie l'art du contre-pied. Issu d'une famille très pieuse, et pourtant lui-même croyant convaincu, il se contentera «d'être ami avec les curés». Sa «religion» sera celle du rugby. Contradiction encore quand, timide et complexé, il optera pour une place de commentateur à la radio puis à la télévision : «C'est drôle la vie, s'exclame-t-il. Moi qui ai passé mon temps à regarder et à écouter les autres, je finis ma carrière en parlant dans un micro.»

Le rugby, il en convient, lui a tout appris et tout donné. «C'est un sport dur. J'y ai rencontré de nombreux voyous. Mais il m'a décomplexé et permis de me faire une situation.» Sans lui, ce rugbyman de génie et ce commentateur hors pair serait vraisemblablement devenu typographe, son métier d'origine. Son ascension sociale, il la doit aussi aux dirigeants de Dax. «A l'époque où je jouais, ils nous aidaient à préparer l'avenir, à

nous élever socialement, explique-t-il. La réussite de Walter Spanghéro, de Christian Carrière ou de moi-même en font foi. »

Depuis ses débuts, quarante-cinq années se sont écoulées. Quarante-cinq années passées à voyager inlassablement autour de la planète, à courir les stades et les banquets d'après-match, à rencontrer des personnages célèbres comme le général De Gaulle pour une dédicace de ses mémoires, l'abbé Pierre, croisé dans les couloirs d'Europe 1 ou, plus récemment, Nelson Mandela. Entre deux avions, il prend néanmoins le temps de monter quelques affaires : un restaurant, une brasserie, un camping, un centre de vacances. Son seul regret, ne pas avoir vu grandir ses enfants : « Un jour je me suis rendu compte que mon fils aîné avait 12 ans. Je n'avais pas vu le temps passer. »

Aujourd'hui, une page se tourne,

Aujourd'hui, un peu usé et afin de donner à ses petits-enfants ce qu'il n'a pas su offrir à ses propres enfants, Pierre Albaladejo a décidé de mettre un terme à sa carrière de commentateur télé. Ce samedi, au Stade de France, ce France-Ecosse est son dernier match du Tournoi des Cinq Nations. Une page se tourne « sans amertume et sans remords », assure-t-il. Avant d'ajouter promptement : « On me reverra néanmoins à la télévision sur Canal + pour mon émission sur la tauromachie, pour laquelle j'ai signé une année supplémentaire. »

Que de chemin parcouru depuis ce matin de l'automne 1968 où Maurice Siegel, patron d'Europe 1, lui demande de venir commenter les matchs au côté de Roger Couderc, évincé de la télévision après les événements de mai. Du terrain au micro, le pas est franchi à grandes enjambées. « Siegel voulait inventer à travers moi un personnage que tout le monde copierait par la suite. » Premier « consultant » de la télévision sportive, « Bala » devient rapidement l'incontournable complément de Roger-la-Tendresse. Au « Allez les petits ! » du ludion passionné, il ajoute avec son accent au goût de piperade la petite note technique qui permet de comprendre le pourquoi du comment d'une action.

En parfaite harmonie, le duo va jouer sans la moindre fausse note, six années durant, la symphonie en rugby majeur pour la station de la rue François-1er. En 1974, les deux compères passent « du transistor à images », comme se plaisait à dire Roger Couderc, à « la petite lucarne ». A ce moment-là, la France du rugby découvre ce jeune homme aux yeux bleus, coiffé d'une casquette pied-de-poule et souvent vêtu de tweed. Toujours cette élégance, cette manière bien à lui de « porter beau » sans ostentation, cette simplicité à la fois cordiale et chaleureuse. « Avec Couderc, on faisait un numéro. Je me suis beaucoup amusé de ses dons d'exagération. Avec lui, les coups de pied des joueurs Français étaient

toujours plus longs et plus puissants que ceux de leurs adversaires. A la radio, l'auditeur ne pouvait bien sûr pas le voir. Mais quand on est arrivé à la télévision, il a dû mettre un bémol. »

Atteint par la limite d'âge, Couderc quitte la télévision à la fin de la saison 1982-1983. Pour « Bala », c'est l'heure de souffler. « Je n'ai pas du tout aimé les remous qu'il y a eus autour de la succession de Roger. La direction m'a demandé de choisir un journaliste. Ça ne m'a pas plu. Je suis parti. » Après une année sabbatique, « Bala » reprendra le micro cette fois avec Pierre Salviac. Aussitôt, changement de ton et d'ambiance. « Si, avec Roger, je me suis distrait, avec Salviac je me suis instruit », reconnaît-il.

Quoi qu'il en soit, Albaladejo aura tout au long de ces années éveillé chez les Français une passion pour ce jeu diabolique où des hommes n'hésitent pas à meurtrir leur corps pour s'emparer d'un ballon qui n'en fait qu'à sa tête. Ses commentaires savoureux comme un confit d'oie auront donné un sens à ces affrontements apparemment désordonnés que de beaux messieurs de la ville de Rugby concurent, par un dimanche pluvieux, comme une pratique éducative.

Dominique TREZEGUET

LE PAYS

La Nouvelle-Zélande

Il garde un souvenir particulier de ce 1er juillet 1961, jour de l'arrivée de la première équipe de rugby tricolore en territoire néo-zélandais. « Une telle tournée aux antipodes a été vécue comme un événement en Nouvelle-Zélande où nous avons été accueillis comme des pionniers. J'y ai découvert un pays magnifique, la gentillesse des habitants. A leurs yeux, nous étions des étrangers venus du monde riche. De notre pays, ils ne connaissaient que le Général de Gaulle, Brigitte Bardot et le french cancan. » (Photo AFP).

LA PERSONNALITE QU'IL ADMIRE

Nelson Mandela

« C'était en juin 1995, dans un des salons de l'Ellis Park de Johannesburg, stade où allait se jouer la finale de la Coupe du monde de rugby. Quelques dizaines de minutes avant la rencontre, je me suis retrouvé nez à nez avec le président sud-africain. Et me retrouver ainsi face à cet immense personnage emprisonné durant tant d'années était comme un rêve que je n'oublierai jamais. »

SON PLAT PREFERE

Le foie gras

Quoi de plus normal qu'un Gascon grand amateur de foie gras ? Pierre Albaladejo ne déroge pas à la règle. Et l'un des meilleurs qu'il ait dégusté fut au Carré des Feuillants à Paris. Il garde un souvenir particulièrement ému du foie gras poêlé du chef Alain Dutournier, « un régal », assure-t-il.

UNE VRAIE PASSION

La corrida

« L'un de mes plus beaux souvenirs remonte à cette journée passée à Salamanque, en Espagne, dans un élevage de taureaux. Je ne connaissais pas grand chose à la corrida. Là, je me suis mis à admirer le taureau plus que le matador et me suis rendu compte que dans un combat, le taureau était plus important que l'homme. »